

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 46 (1917)
Heft: 13

Buchbesprechung: Cours de la langue française par Charles Vignier [suite et fin]

Autor: Oberson, F.-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cours de langue française

PAR CHARLES VIGNIER

(Suite et fin.)

Former l'intelligence et le cœur de l'enfant en dehors de l'idée de Dieu, le seul rempart efficace de la conscience humaine, telle est donc évidemment, consciente ou inconsciente, la téméraire tentative des auteurs de ce manuel, dont l'inspiration a été puisée dans les doctrines de la morale areligieuse. Ne faire aucune mention de l'existence de l'Être Suprême dans un manuel de ce genre destiné avant tout à former le cœur de l'enfant, ce n'est pas admissible en pays chrétien ! Au nom des pères de famille soucieux encore de l'avenir religieux et moral de nos futures générations, nous réproouvons, comme elle mérite de l'être, une tendance aussi déplorable.

Comment le peuple profondément chrétien de la Suisse romande pourra-t-il accueillir un manuel aussi indifférent au point de vue du choix des morceaux dont le premier critère doit être basé sur les besoins éducatifs et moraux de l'enfance ?

Tous les juges impartiaux seront d'accord avec nous pour reprocher aux auteurs du manuel de s'être laissé guider dans ce choix par un réalisme lamentable. C'est ainsi que ce recueil ne comprend que l'une ou l'autre poésie et quelle poésie ? Est-ce donc ainsi qu'ils comprennent le devoir de tout éducateur digne de ce nom d'élever progressivement l'âme de l'enfant au culte du Vrai, du Beau et du Bien ?

Qu'on se figure les aspirations d'une génération ainsi formée ? Nous arrivons infailliblement à l'homme machine qui mange bien, qui boit bien, qui digère bien ; un merveilleux animal dont la préoccupation suprême sera la recherche du bien-être matériel. Donnez-moi une seule génération formée ainsi et je vous donnerai cette caricature de la création qu'il faudra baptiser « l'homme machine ».

Après vingt siècles de christianisme, nous ne saurions trop le répéter, nous estimons qu'il y a lieu de trouver mieux et tous les éducateurs qui ont un idéal un peu plus relevé des sublimes destinées de l'humanité régénérée par le Sang de Jésus-Christ, seront de notre avis.

Le style de l'ouvrage est simple et concis et, en même temps, très châtié, puisqu'il est tiré des meilleurs auteurs des derniers siècles. Tout autant de qualités certainement très

appréciables pour les élèves du degré moyen. Mais il est banal. Et ceci est une conséquence forcée du critérium qui a guidé les auteurs dans le choix des morceaux. Ce critérium est celui de l'école réaliste, dont les auteurs sont de fervents adeptes. Nous cherchons en vain dans le cours de l'ouvrage un seul texte qui, par l'élévation des pensées, soit de nature à sortir quelque peu l'élève du terre à terre de la vie ordinaire. Rien ! L'immortel hymne de l'enfant à son réveil n'a pas même trouvé grâce devant ces ennemis de toute manifestation du sentiment religieux en l'homme. Et, cependant, le divin Maître n'a-t-il pas répondu à l'éternel séducteur : « Retire-toi ; l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Voilà, certes, une singulière façon d'interpréter l'art. 27 de notre constitution fédérale ! Sous prétexte, sans doute, de ne pas froisser le sentiment d'une quantité négligeable de déséquilibrés qui déclarent n'appartenir à aucune confession, les auteurs de l'ouvrage que nous analysons ne craignent pas de froisser les sentiments religieux de presque tout le peuple suisse, qui confesse l'existence d'un Dieu unique et respecte la loi morale du Décalogue. Il est difficile d'admettre qu'aucune observation dans ce sens n'ait été présentée aux auteurs de l'ouvrage, par les fondés de pouvoirs des conseils cantonaux de la Suisse romande qui ne sera jamais assez oublieuse du Dieu de ses pères pour tolérer l'omission systématique de son Nom auguste dans les manuels de l'instruction populaire. La vie de l'homme sur cette terre n'est pas celle d'un simple animal, mais bien celle d'un être doué de raison et d'une âme immortelle créée à l'image de Dieu. Tout manuel qui ne tient aucun compte de pareilles convictions ne saurait être toléré dans les écoles publiques.

On nous répondra sans doute : Nous laissons ce soin à ceux qui ont mission d'enseigner la religion. — D'accord, mais cela ne vous autorise pas à éditer un cours de langue obligatoire dans lequel vous écartez systématiquement toutes pensées se rapportant à l'existence du seul Être nécessaire « en qui nous vivons et nous nous mouvons ». La croyance en Dieu doit pénétrer toute l'éducation et toute l'instruction de l'homme, car l'éducation ne va pas sans l'instruction, et vice versa. Le maître ne saurait jamais trop habituer l'élève à remonter à la cause première de toutes choses ; c'est la conviction de la grande majorité des pères et mères de famille de la Suisse romande. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'ils approuvent sans restriction le manuel mis entre les mains de leurs enfants ?

* * *

Au point de vue de la lexicologie, de la syntaxe et du concept méthodologique des auteurs, le nouveau cours de langue constitue une intelligente application de la méthode inductive d'enseignement de la langue maternelle. On y rencontre une abondance d'expressions variées, courantes et même indispensables, pour exprimer en langage correct les manifestations de la vie matérielle du peuple. Sous ce rapport, le vocabulaire est riche. Que ne peut-on en dire autant du vocabulaire nécessaire à l'expression de la vie intellectuelle, religieuse et morale !

Nous ne saurions louer au même degré la conception des premiers éléments de l'enseignement de la proposition et de la syntaxe, soit des mots, soit des propositions. Il y aurait ici bien des réserves à faire, qui n'échapperont pas aux maîtres quelque peu initiés aux difficultés des débuts de cet enseignement. A ce point de vue, il y a certainement moyen de trouver mieux et nous connaissons des maîtres qui, livrés à leur propre initiative et guidés par leur expérience personnelle, ont donné, chez nous, cet enseignement des éléments de la proposition et de la syntaxe d'une façon beaucoup plus heureuse, parce que plus en harmonie avec le degré de développement des élèves du cours moyen. Nous sommes persuadé que les hommes d'école chargés de la revision des appendices grammaticaux de nos livres et des exercices de vocabulaire, de grammaire et d'orthographe trouveront mieux : ce n'est pas difficile. Il est à craindre que le nouveau cours de langue de Vignier ne devienne un oreiller de paresse entre les mains de tout maître qui relègue la préparation de sa classe à l'arrière-plan de ses préoccupations. Reconnaissons toutefois que, pour de semblables maîtres, un oreiller de paresse est indispensable, car mieux vaut une pure routine que rien du tout. Avec un bon manuel entre les mains, tout élève quelque peu intelligent et ingénieux parviendra au moins à quelques résultats par sa propre initiative. Nous retombons de la sorte dans cette désolante pratique des devoirs à domicile, contrôlés en classe pendant de longues heures perdues pour l'enseignement et qui dispense le maître de tout effort sérieux.

Mais on nous répondra : un manuel contenant des exercices élaborés n'empêche pas le maître d'en préparer d'autres à sa convenance. C'est bien ; mais, pratiquement, il n'en sera jamais ainsi pour la raison qu'on se dispense volontiers de faire un travail lorsqu'on le trouve déjà tout préparé. On s' imagine volontiers qu'il n'est guère possible de faire mieux.

Il est si facile de se laisser aller à la pente douce du servilisme dans l'usage des manuels d'enseignement. Notre expérience dans ce domaine nous autorise à affirmer sans crainte d'exagération que tout manuel et tout moyen d'enseignement qui ne ménagent pas avant tout l'initiative individuelle du maître, est un moyen d'enseignement absolument condamnable, parce qu'il conduit infailliblement l'enseignement primaire à cette déplorable routine que l'on a reprochée à juste titre à la vieille école. Il ne valait vraiment pas la peine de sortir d'une ornière pour en créer immédiatement une autre parallèle à la première.

Nous sommes de ceux qui estiment que notre enseignement primaire ne saurait se contenter de semblables panacées. Tant vaut la préparation immédiate de l'enseignement par le maître lui-même, préparation adaptée aux besoins matériels, économiques, sociaux et moraux du milieu dans lequel se trouve son école et dans lequel il a été appelé à exercer sa sphère d'activité éducative : tant vaut l'école. Pour être de quelque valeur, l'éducation doit marcher de pair avec l'instruction et, dans ce but, l'enseignement du maître doit constamment s'inspirer des besoins du milieu dans lequel il est donné. Telle est la conception qui a présidé, chez nous, à l'élaboration et au choix des manuels et des moyens d'enseignement de la langue maternelle, actuellement en vigueur. Nous n'en donnons pour preuves que les conclusions des divers travaux méthodologiques qui ont été publiés sur la matière depuis plus d'un quart de siècle.

Si le système Vignier est appliqué, on verra toutes les générations d'écoliers, de Sion à Porrentruy en passant par Genève, pâlir, d'année en année, sur l'étude d'un vocabulaire identique, qui ne saurait jamais convenir également bien aux besoins économiques, intellectuels et moraux de chaque région. Nous l'affirmions déjà au congrès de Bienne en 1898 et nous ne saurions le répéter trop : la publication d'un manuel ou d'un cours de langue unique pour la Suisse romande constitue à nos yeux une véritable utopie.

Enfin, le cours Vignier suppose un cours de géographie, un cours d'histoire et d'instruction civique, un cours d'éléments de sciences naturelles et, par le fait, autant de manuels différents. Nous voilà donc, sous ce rapport, ramenés dans toutes les vieilles ornières.

Telles sont les principales raisons qui nous engagent à ne point admettre l'ouvrage que nous jugeons. Tous les maîtres primaires qui ne sont pas partisans de la théorie du moindre effort et qui sont quelque peu rompus avec notre méthodologie conforme, dans la mesure du

possible, aux vues du P. Girard, et dans laquelle l'initiative du maître est toujours soigneusement ménagée, tous ces maîtres, disons-nous, seront de notre avis.

F.-J. OBERSON, *ancien inspecteur
de l'enseignement primaire et professionnel.*

Carnet de la science

L'ART DE RESTAURER LE CORPS HUMAIN

Les plaies atteignent toutes les parties du corps, mais évidemment celles qui offensent le plus l'esthétique, l'amour-propre aussi, sont celles de la face. Une balafre, c'est très acceptable, très désirable même pour beaucoup de soldats, c'est la plaie qui donne de l'honneur et de la fierté. Mais il y a quantité de plaies qui défigurent, surtout dans la guerre de tranchées, où la tête risque plus d'être atteinte que tout le reste du corps. Or, avoir été un héros et risquer d'être toute sa vie un monstre, voilà qui est odieux.

S'il y a des cas où la chirurgie ne peut pas grand'chose, écrit Henry de Varigny dans la *Bibliothèque universelle*, il en est beaucoup où elle se montre pleine de ressources. Le chirurgien n'est pas seulement un anatomiste cherchant à rétablir tout ce qui est détruit, c'est aussi un artiste qui veut donner des apparences, des dehors. Ce qu'il y a de mieux après la possession d'un visage intact, c'est la possession d'un visage qui semble tel.

Que faut-il pour reconstituer la forme et la façade ? D'abord de la *peau*, en second lieu un *substratum solide* remplaçant l'os ou la partie de l'os enlevé, enfin, dans la plupart des cas, du *bouffage* pour remplacer les muscles emportés et former matelas entre la peau et la base solide.

Voilà les trois éléments requis. Où le chirurgien se les procure-t-il ? D'abord la *peau* repousse souvent et se reconstitue. Si elle ne le fait pas, on en trouve à portée. Le blessé lui-même se la fournit. Voici longtemps que le chirurgien, ayant à réparer une lésion du nez, sait prendre de la peau ou bien au front, ou bien au bras, et la greffe en place.

Le *substratum solide*, d'où viendra-t-il ? On a du choix. La greffe animale n'est pas un vain mot. On sait par nombre de travaux de chirurgiens et de physiologistes que si les organes ne sont pas interchangeables entre l'homme et la bête, on peut très bien employer pour l'homme des greffes osseuses prises à l'animal. Ce n'est pas que l'expérience